



HAL
open science

Commentaires sur la notion de digital labor

Eric Arrivé

► **To cite this version:**

Eric Arrivé. Commentaires sur la notion de digital labor. Doctorales de SFSIC, Jun 2017, Lyon, France. hal-01965755

HAL Id: hal-01965755

<https://hal.science/hal-01965755>

Submitted on 10 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Titre

Commentaires sur la notion de *digital labor*

Auteur

Eric Arrivé

Doctorant en sciences de l'information et de la communication

Laboratoire ELICO, Université Lyon 2

Résumé

Cette communication s'inscrit dans les débats actuels en sciences de l'information et de la communication autour de la notion de *digital labor*. L'éclosion de cette thématique de recherche est liée à l'émergence et à la montée en puissance des plateformes numériques. Leur rôle peut être abordé selon des approches relevant de la *critique de l'économie politique* plutôt que d'une *économie politique critique*, afin de les situer dans le contexte d'un capitalisme « renversé ».

Mots-clefs

Digital labor ; Critique de l'économie politique ; Plateformes numériques ; marchandisation

Texte

Introduction

L'émergence, au tournant des années 2000, puis la montée en puissance des plateformes numériques avec des acteurs incontournables tels que Google ou Facebook, par exemple, a récemment été abordée en sciences de l'information et de la communication sous l'angle du *digital labor*. Dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de Trebor Scholz (2012) et qui explore différentes pistes liées à cette notion, de multiples contributions tentent de cerner ce qui est apparu comme un vaste objet d'études à l'occasion des journées qui lui ont été consacrées en 2009 au sein de The New School de New York¹. Ces pistes ont nourri des réflexions supplémentaires et les publications se sont multipliées sur le sujet dans les cinq dernières années. On peut citer notamment le numéro de la revue *triple-C* (Sandoval & al. 2014) consacré aux définitions, aux dimensions et aux formes du *digital labor*, et publié dans le contexte d'un projet de recherche européen porté par

1 cf. <http://digitallabor.org>

le programme COST², ainsi que les articles d'Antonio Casilli sur le sujet, et notamment celui (Casilli 2015) rédigé à l'occasion d'un débat avec Dominique Cardon qui s'est engagé lors d'une séance des ateliers méthodologiques organisés par l'INA et animés par Louise Merzeau³.

Les approches citées s'attachent à mettre en évidence la marchandisation des interactions humaines via les plateformes numériques, et invoquent pour cela la tradition marxiste⁴ qui analyse le travail en terme d'exploitation et/ou d'aliénation. Elles ont donc pour point commun de chercher à identifier les mécanismes de répartition, plus ou moins équitable et transparente, de la plus-value induite par la production informationnelle, et n'abordent pas la critique – pourtant initiée par Marx – de la forme même de ce qui est produit dans les sociétés modernes, avant même d'envisager la répartition de ses fruits ou les effets de dépossession qu'elle induit. La question se pose alors de savoir si, en partant d'une *critique de l'économie politique* – et non pas d'une *économie politique critique*⁵ – il ne serait pas possible de caractériser le *digital labor* de manière plus adéquate, et notamment le lien qui se noue entre *digital* et *labor*; au-delà et en deçà d'un premier geste nécessaire de juxtaposition pour désigner un foisonnement de phénomènes plus ou moins inédits.

Nous proposerons donc tout d'abord quelques commentaires sur la notion de *digital labor*, suggérant la nécessité d'engager un retour théorique sur la notion de valeur telle qu'elle est abordée dans la tradition marxiste dont se réclame les auteurs cités. Le cadre théorique retenu dans cet article sera ensuite esquissé, tout du moins dans les aspects qui vont intéresser le développement de notre argument. Ce cadre relève pleinement de la critique marxienne de l'économie politique et permettra de situer la montée en puissance et le rôle des plateformes numériques dans le contexte d'un capitalisme « renversé ». Nous proposerons alors de l'illustrer en analysant le cas des plateformes numériques qui tirent leurs revenus de la vente d'espaces publicitaires, telles que Google et Facebook. Cela nous amènera à conclure que le *digital labor* s'inscrit dans la dynamique générale induite par le fétichisme de la marchandise⁶ (Postone 2013), tout en le prolongeant dans un

2 cf. <http://dynamicsofvirtualwork.com>

3 cf. <http://atelier-dlweb.fr/blog/?p=1293>

4 Pour un panorama des retours à Marx en SIC, notamment mobilisé à l'occasion de l'émergence de la thématique du digital labor, voir (Broca 2017)

5 Comme peuvent le faire, par exemple, les auteurs développant la théorie des industries culturelles et informationnelles dans le cadre d'une Économie Politique de la Communication (Miège 2012), contribuant ainsi à ramener dans la discipline SIC les dimensions socio-économiques des pratiques culturelles à l'ère de leur industrialisation. Tout en s'appuyant fondamentalement sur le même matériau empirique, le cadre théorique que nous proposons questionne le phénomène de valorisation marchande, non pas sur le plan des stratégies des acteurs industriels ou des pratiques que les consommateurs peuvent leur opposer, mais sur celui des contraintes structurantes/structurées que la production marchande elle-même fait peser sur leurs participations respectives. Si nous étudions les conséquences d'une « règle du jeu », ce n'est pas celle résultant de la combinaison de modèles socio-économiques (Perdicoz 2012), mais celle de la production marchande envisagée comme forme de synthèse sociale historiquement située.

6 « *Le fétichisme de la marchandise selon Marx ne doit pas être interprété comme un phénomène d'adoration irrationnelle des objets de consommation, mais plutôt comme un renversement [...]* » (Arrivé 2015). « [...] *la production marchande telle qu'elle a été critiquée par Marx [...] induit un renversement où l'abstrait, comme*

fétichisme du numérique (Arrivé 2015) associant des activités sociales comme support nécessaire et des possibilités de calculs pris en charge par les techniques numériques comme ressort déterminant.

Un retour théorique nécessaire sur la notion de valeur

La notion de *digital labor* se définit, selon Casilli (2015), comme « *la réduction de nos « liaisons numériques » à un moment du rapport de production, la subsumption du social sous le marchand dans le contexte de nos usages technologiques* ». Fuchs et Sandoval (2014) définissent pour leur part le *digital labor* dans une perspective qui ne se limite pas aux interactions en ligne, mais plutôt comme « *un réseau d'activités [...] qui permettent l'existence et l'utilisation des médias numériques* ». Ces deux définitions, quoique permettant chacune de saisir des aspects de la combinaison inédite entre activités productives et techniques numériques, présentent cependant des lacunes. Dans la première acception, on peut en effet contester la pertinence du terme *labor* pour qualifier ce que l'on identifierait plutôt dans bien des cas comme du temps libre, tandis que dans la seconde, c'est le terme de *digital* qui semble excessif car le « réseau d'activités » n'est appuyé que de façon contingente sur la montée en puissance du numérique (Broca 2016).

Cette versatilité du concept peut s'expliquer par la relative jeunesse de la thématique, mais on peut aussi y voir plus foncièrement l'expression d'une phase d'exploration qui, devant la multiplicité des phénomènes, cherche à dresser un tableau raisonné de tous ces miroitements et s'abstient en l'état de formuler des hypothèses sur les dynamiques profondes qui les animent. Comme le fait remarquer Sebastian Sevignani (2013) dans sa note de lecture de *Digital Labor: The Internet as Playground and Factory* (Scholz T. 2012), il y a probablement un déficit théorique à la source de la difficulté à cerner les catégories fondamentales qui peuvent s'exprimer dans des phénomènes aussi variés :

Beside these points, [...] the edited volume leaves however unanswered very foundational questions concerning digital labour. It is mainly a collection of digital labour phenomena without contributing to a systematic theory of digital labour. (Sevignani, 2013, p.134)

La collection évoquée par Sevignani est celle des phénomènes identifiés comme relevant de la production et de la captation de valeur économique en contexte numérique, et donc en dernier ressort de l'exploitation d'une grande variété d'activités impliquant des outils numériques. Comme le propose Dominique Cardon dans son débat avec Antonio Casilli, « *il faudrait interroger profondément la recomposition des modes de production de la valeur dans le capitalisme digital* »

indifférence au contenu, prend le pas sur les usages concrets revendiqués par leurs promoteurs » (Arrivé 2016)

(Cardon, 2015, p. 91). Un effort théorique qui puisse porter ses fruits en apportant des réponses à des questions fondamentales ne peut donc faire l'économie d'un retour critique sur la notion de valeur.

La phase « renversée » du capitalisme

Nous allons nous appuyer ici sur la thèse selon laquelle la valeur est une forme fétiche de synthèse sociale historiquement située et induisant une dynamique propre au capitalisme (Postone 2009, Kurz 2011, Trenkle & Lohoff, 2014). Cette dynamique doit être prise en compte dans les analyses menées sur le *digital labor*, tant sur le plan des conditions socio-historiques de son avènement que sur celui de sa contribution à la dynamique en question. En repartant de l'analyse marxienne (Marx 2016) de la marchandise comme forme fondamentale et généralisée du mode de production moderne, Postone (2009) montre notamment que le concept de valeur n'a pas de portée transhistorique et que, bien au contraire, cette notion telle que l'envisagent et la reproduisent les sujets de la modernité⁷ différencie le capitalisme des autres formes de synthèse sociale qui l'ont précédé. La synthèse spécifique au capitalisme est caractérisée par l'accumulation tautologique de travail sans égard pour son contenu propre⁸, uniquement considéré sur une base temporelle abstraite, et toujours en rapport avec un niveau de productivité que personne ne détermine en particulier mais sur lequel tout le monde doit implicitement s'aligner pour simplement participer. Par ailleurs, le capital comme rapport social, à un niveau global donc, se reproduit en se valorisant, c'est-à-dire en « consommant » ce travail abstrait, seule source possible de la survaleur⁹. Mais, paradoxalement, chaque capital individuel tend à le supprimer comme part variable pour améliorer sa rentabilité face aux concurrents en investissant dans l'appareil productif comme capital fixe¹⁰. Ceci pousse à l'augmentation permanente de productivité et donc induit une dynamique

7 La valeur est une dimension attachée aux produits de l'activité humaine qui non seulement les rend commensurables, mais constitue une forme d'objectivité naturalisée induisant des contraintes réelles pour celles et ceux qui sont socialisés par sa médiation.

8 Cette façon de considérer les activités productives en faisant *abstraction* de leurs particularités jusqu'à les percevoir selon la catégorie de « travail » n'a cours que dans les sociétés où s'est généralisée la production marchande, et où ces activités sont devenues elles-mêmes des marchandises qu'il est indispensable de vendre pour assurer aussi bien la subsistance individuelle que la continuité de la société elle-même.

9 Cela exclut donc de la catégorie « travail productif de survaleur » – et donc participant à la valorisation effective du capital – toutes les tâches dont la « réussite » est socialement validée avant tout par le résultat concret obtenu, le contenu spécifique qu'elle délivre, comme peut l'être le travail domestique, par exemple. Cette sphère dissociée où s'accomplissent des tâches néanmoins requises pour maintenir les conditions de possibilité de la production marchande, tout en n'étant pas productrice de valeur en soi, doit être considérée comme relevant malgré tout de la forme de synthèse sociale capitaliste (Scholz R. 2007)

10 Marx distingue, dans la composition du capital, deux parties en interaction : le capital constant représentant les actifs destinés à être utilisés dans le processus de production (machines, brevets, matières premières...) et le capital variable représentant la force de travail vivant mobilisée dans ce même processus. Il fait par ailleurs une autre distinction entre capital fixe (sous forme de biens durables) et capital circulant (sous forme d'achat de matières premières et de salaires).

contradictoire. Le capitalisme est de ce fait une forme de synthèse sociale irrationnelle qui supprime tendanciellement ce qui en constitue la base incontournable. Chaque innovation technique de l'ère industrielle a participé à cette dynamique. Certaines en tant qu'innovation dans l'appareil de production, d'autres en tant qu'innovation ouvrant de nouveaux marchés de consommation. Ces dernières offraient une contre-tendance au sein même de la dynamique contradictoire et ont permis qu'elle se maintienne par le besoin renouvelé en masse de travail.

Trenkle et Lohoff (2014) montrent qu'à partir des années 1970, les techniques numériques ont introduit des augmentations massives de productivité dans tous les secteurs productifs, à tel point que même les nouveaux marchés de biens et de services n'ont pu compenser la disparition tendancielle du travail. Pour poursuivre sa dynamique, le capital a dû enfourcher un nouveau cheval : plutôt que de consommer du travail passé, accompli, il s'est mis à démultiplier les paris sur un hypothétique travail futur. C'est ainsi que la finance est devenue l'industrie qui sert de locomotive au reste de l'économie, en produisant massivement de la dette et des titres financiers, c'est-à-dire des marchandises d'ordre 2 qui ne représentaient plus un travail accompli, mais la perspective d'un travail à venir¹¹. Cette simulation de valorisation permet cependant de maintenir la dynamique – avec malgré tout des contraintes de plus en plus difficiles à surmonter – car une partie du capital fictif peut se convertir en capital en fonction dans l'appareil productif¹². Le capitalisme est ainsi renversé, car il s'agit toujours de capitalisme, i.e. de production marchande, mais s'appuyant sur le futur au lieu du passé. Par ailleurs, cette production de l'industrie financière, dont les espoirs de valorisation réussie sont toujours déçus¹³, doit sans cesse élargir sa base, ne serait-ce que pour compenser la valeur des titres qui arrivent à échéance et qui ne sont pas couverts par une consommation réelle de travail abstrait (ou plutôt, de la part abstraite du travail). Cette production de titres financiers à un rythme sans cesse élargi n'est possible que sur la base d'un déploiement massif des techniques numériques pour en gérer le volume et la complexité. Ainsi les techniques numériques constituent un facteur indissociable de la phase « renversée » du capitalisme et ceci à

11 La finance à toujours eu dans le capitalisme ce rôle de facilitateur du cycle de valorisation. Ce qui change avec la financiarisation de l'économie, c'est que ce ressort passe d'un rôle subalterne avec la clôture impérative des échéances, à celui de moteur principal s'échappant exponentiellement. Ce processus est entamé par les politiques keynésiennes des « trente glorieuses » pour relancer, sur la base de la dette publique, une phase où l'auto-entretien du cycle de la valorisation pouvait avoir encore quelques perspectives. La dérégulation qui s'impose au tournant des années 1980 marque avant tout le fait que ces perspectives avaient définitivement disparu et qu'il fallait maintenant relancer la production de marchandises d'ordre 2 elle-même en supprimant son encadrement dans les contraintes d'un budget public. Le néo-libéralisme est en quelque sorte la continuation du keynésianisme par d'autres moyens, en l'occurrence la privatisation de la production massive de marchandises d'ordre 2.

12 C'est un point que relève notamment Philippe Bouquillion (2012) dans le secteur des industries de la culture et de la communication. La performance financière est un levier pour « lever des fonds par augmentation de capital » et les consacrer à investir dans l'appareil productif sans pour autant que « les dirigeants de ces pôles ou groupes ne craignent une dilution nouvelle du capital ».

13 Au niveau de productivité atteint, les besoins en masse de travail ne reviendront plus

double titre : comme cause du changement extrinsèque conduisant à la fin de toute possibilité d'une valorisation sur la base du travail accompli, puis comme cause matérielle intrinsèque du maintien de la dynamique capitaliste sur la base d'un travail projeté dans le futur qui se manifeste dans les marchandises d'ordre 2 (dettes, titres financiers, produits dérivés, etc.). Ce nouveau régime n'est pas plus une tendance à l'équilibre que l'ancien, mais s'avère être aussi une dynamique en perpétuelle accélération.

Le numérique comme marchandise porteuse d'espairs

Malgré le caractère fictif du capital produit sur la base d'une projection dans le futur, Trenkle et Lohoff insistent tout de même sur le fait que cette production nécessite toujours un point de référence ici et maintenant dans « l'économie réelle », afin de servir de « porteur d'espairs » pour la production de valeur projetée dans le futur¹⁴. Dans le cas des plateformes numériques, ce point de référence, c'est, entre autres, la capacité à produire une information synthétique à partir de masses de données qu'elles contribuent par ailleurs à collecter (Rebillard & Smyrniotis 2010), la pertinence de cette information calculée étant issue des algorithmes qui la produisent (Pasquinelli 2014, Cardon 2013). La contribution des plateformes numériques à la dynamique du capitalisme renversé est donc corrélée à leur capacité d'accumulation et de traitement de données. Certes, cette capacité de traitement ne peut se passer de l'audience, du trafic, de l'activité des utilisateurs pour constituer un potentiel initial, mais pour en tirer la substantifique moelle, c'est la puissance de calcul¹⁵ qui s'avère primordiale pour maintenir la « productivité » de ces données, c'est-à-dire leur capacité à servir à la production de marchandises rentables, au moins un certain temps, et à partir de là, à être envisagées comme porteurs d'espairs dans la phase « renversée » du capitalisme. Les données numériques peuvent certes être des marchandises en soi dans certains contextes, mais la participation des plateformes numériques à la dynamique du capital repose sur la production d'une autre marchandise : le *traitement* numérique.

Prenons le cas des plateformes numériques qui tirent leurs revenus de la vente d'espaces publicitaires, telles que Google et Facebook. Contrairement à ce qui est véhiculé par une vision

14 « La forte association des techniques numériques de l'information et de la communication aux questions de l'innovation comme moyen de sortir de la crise plaide aussi en faveur de la crédibilité économique obtenue par les médias socionumériques » (Coutant, 2016, p.114)

15 Le productivité de la puissance calcul doit être simultanément envisagée selon deux dimensions : celle qui correspond à l'efficacité d'un algorithme donné à accomplir un calcul spécifique avec un objectif particulier, et celle qui correspond à l'efficacité générique des infrastructures mises en œuvre et mesuré, par exemple, en MIPS (millions d'instructions par seconde). Si la première est immatérielle, elle est concrète dans le sens où elle adresse un contenu particulier, tandis que la seconde, tout en étant inscrite dans une existence matérielle est totalement abstraite dans la mesure où elle peut être déployée sans égard pour le contenu en question. Il y a là le ressort d'un fétichisme du numérique comparable à celui de la marchandise tel que l'analyse Marx (Arrivé 2015)

superficielle, celles-ci ne vendent pas à leurs clients – les agences publicitaires et les annonceurs – des données personnelles concernant leurs utilisateurs. Les entreprises qui font leur métier de collecter ce genre d'information et de les revendre sous forme de bases de données sont appelées des « *databrokers* » (Federal Trade Commission, 2014). Les acteurs de ce marché assemblent les données à partir de diverses sources, dont une grande partie ne sont pas en ligne, comme les registres maintenus par des administrations publiques. Une autre partie de ces données provient d'un moissonnage automatique de données publiques en ligne et cette opération se fait sans interaction avec les personnes concernées. Enfin, les *databrokers* recourent ces données avec les transactions réalisées par l'intermédiaire de sites de vente en ligne. Loin d'être fournisseurs sur ce marché, les plateformes numériques qui tirent leurs revenus de la vente d'espaces publicitaires insérés dans les pages servies aux usagers de leurs services, comme Google ou Facebook, sont bien souvent des clients des *databrokers*.

Les plateformes numériques combinent alors ces données avec les informations qu'elles collectent directement concernant les centres d'intérêts manifestés et les actions engagées (*click, like, share, tag, follow...*) par leurs usagers quant aux services et aux contenus qu'elles fournissent. A partir de cet encodage spécifique de l'activité des usagers de plateformes numériques (Alaimo & Kallinikos, 2016), celles-ci produisent ainsi la marchandise qu'elles vendent à leurs clients et qui peut se résumer de façon synthétique à des calculs – effectués de plus en plus par des algorithmes de « marketing programmatique »¹⁶ – pour optimiser la rentabilité des espaces publicitaires, aussi bien pour les plateformes numériques que pour les annonceurs. La chaîne de traitement peut impliquer des intermédiaires qui se partagent la valeur produite par l'ensemble, mais il y a une tendance à la concentration verticale autour des plateformes numériques elles-mêmes qui évincent les agences pour traiter directement avec les annonceurs (Jaimes 2016). En pratique, le client peut choisir une combinaison de données en entrée définissant les profils ciblés, le plus souvent sous la forme de mots-clés. Les algorithmes fournissent en sortie un élément d'interaction¹⁷ intégré à la page servie à l'internaute et pointant vers le site du client, par exemple. Cette vente, souvent sous forme d'enchères, par l'intermédiaire de mots-clés est juste un processus de formation des prix de marché¹⁸. Dans la production de cette marchandise, le travail abstrait exploité – et donc la source de

16 cf. <https://www.tikibuzz.fr/http://www.tikibuzz.fr/articles/marketing/marketing-programmatique-nuls-devenir-trader-didier-delhaye-associe-tikibuzz-consultant-marketing-strategique/> (consulté le 17 mars 2017)

17 Il s'agit généralement d'un lien navigable, le plus souvent sous forme d'image et que l'on appelle, dans le jargon du métier, une « impression »

18 Le prix est la forme phénoménale superficielle qui manifeste la valeur dans la sphère de la circulation, et non pas la source de la valeur reproduisant le capital, pour laquelle tout se joue dans la sphère de la production. La distinction entre valeur et valeur d'échange ne relève donc pas d'un simple ajustement toujours imparfait dû aux incertitudes des marchés. Si l'analyse de la marchandise par Marx repart de l'opposition entre valeur d'usage et valeur d'échange, c'est pour situer cette opposition dans le domaine des phénomènes apparents dérivés d'une logique plus profonde qui met dialectiquement en interaction valeur (tout court) et valeur d'usage dans la production même des

la survaleur – est celui des employés des plateformes numériques en charge de la conception, de la réalisation et de la mise en œuvre des infrastructures numériques, aussi bien logicielles que matérielles. Par contre, il est indéniable que pour alimenter ces algorithmes, il faut « exploiter » l'activité des internautes en les incitant, par leurs interactions au sein des plate-formes numériques, à remplir en permanence le réservoir de données requises. Mais cette part d'exploitation est celle d'une activité « à côté de l'économie », c'est-à-dire ne contribuant qu'à la reproduction des conditions nécessaires pour que le processus de valorisation de la valeur puissent s'accomplir par ailleurs, comme cela peut être le cas pour le travail domestique¹⁹. Si les grandes masses de données sont donc des ressources indispensables pour ces activités marchandes, et que l'exploitation du temps libre des internautes peut s'élargir à leur insu pour constituer ces ressources, la quantité de valeur qu'elles contribueront à produire sera toujours décevante, car mobilisant de moins en moins de travail abstrait. Il faudra donc à terme ouvrir encore de nouveaux champs à exploiter, et ainsi présenter de nouveaux porteurs d'espoirs à l'industrie produisant les marchandises d'ordre 2, principal moteur de la dynamique capitaliste dans la phase actuelle.

Conclusion

Comme le fait remarquer Serge Proulx (2016, p.163), « *offrir des problématisations politiques pour penser le numérique se présente comme une clé pour ranimer une capacité sociétale à intervenir sur l'enjeu crucial que représente le secteur du numérique et les orientations de son développement [...]* ». Mais au-delà du fait que « *ce [développement] est massivement contrôlé aujourd'hui par les entreprises géantes de l'Internet et autres GAFAM [...]* », ces problématiques doivent interroger la forme fétiche de synthèse sociale qui est la nôtre. Certes, certains acteurs en tirent plus de bénéfices que d'autres, mais ils se confrontent tous en partageant des catégories fondamentales, comme par exemple le travail ou le numérique, qui leur semblent évidentes alors qu'elles sont à la fois le présumé et le produit de l'activité des gagnants comme

marchandises. « *Tout ce qui est encore visible dans ces choses, c'est que pour les produire on a dépensé de la force de travail humaine, accumulé du travail humain. C'est en tant que cristallisations de cette substance sociale, qui leur est commune, qu'elles sont des valeurs : des valeurs marchandes. [...] Toute la suite de notre recherche nous ramènera à la valeur d'échange comme mode d'expression ou comme forme phénoménale nécessaire de la valeur, laquelle doit cependant être d'abord examinée indépendamment de cette forme.* » (Marx 2016, p. 43). C'est là un aspect critique de l'analyse marxienne de la production marchande qui ne se contente pas d'être une économie politique critique, comme peut l'être une part importante de la tradition marxiste qui ne fait que prolonger une analyse ricardienne de la valeur-travail.

19 Quand bien même on attribuerait une valeur d'échange aux données personnelles pour compenser la forme d'exploitation que représente leur captation, cela n'en ferait pas pour autant une source de la valeur au sens où Marx l'analyse. C'est aussi ce que souligne Sébastien Broca (2017, p.32) : « *En bref, lorsqu'on analyse le marché des données personnelles, il semble intenable de considérer la valeur d'échange des données comme la réalisation d'une valeur déterminée antérieurement par la quantité de travail abstrait* »

des perdants, des dominants comme des dominés, des exploiters comme des exploités, participant ensemble à leur reproduction.

En proposant d'étudier le phénomène de *digital labor* dans un tel cadre critique, nous avons établi qu'il est une manifestation du fétichisme du numérique (Arrivé 2015) qui est d'abord et avant tout celui de la marchandise. Le déferlement numérique prolonge la dynamique de la production marchande en contribuant à la phase renversée du capitalisme, où les catégories de travail et de valeur sont toujours liées²⁰, mais prises dans de nouvelles déterminations induites par la production prédominante de marchandises d'ordre 2. Nous avons vu comment s'articulaient, dans ce contexte, travail productif et travail improductif en terme de valeur dans le cas des plateformes numériques vendant de l'espace publicitaire. Il est possible d'aborder, avec la même approche, d'autres terrains où se déploient conjointement des pratiques sociales impliquant information et communication, d'une part, et des techniques numériques en assurant la mise en œuvre, d'autre part. C'est notamment l'objectif de notre travail doctoral qui se penche sur le cas des crypto-monnaies, et plus particulièrement Bitcoin dont nous avons déjà donné quelques éléments dans (Arrivé 2016).

20 Nous nous écartons sur ce point des propositions énoncées dans la conclusion de (Broca 2017)

Bibliographie

Alaimo Cristina & Kallinikos Jannis (2016), « Encoding the Everyday: The infrastructural Apparatus of Social Data » dans Sugimoto Cassidy, Ekbia Hamid & Mattiolo Michael (dir.) *Big data is not a monolith*, MIT Press, pp. 77-90

Arrivé Éric (2015), « Du caractère fétiche des techniques numériques », dans *Cultiver le « numérique »*, *Interfaces Numériques vol. 4 n°3*, pp. 253-268

Arrivé Éric (2016), « Déplacer les montagnes avec le vent numérique », dans *Liberté, Égalité, Computer | Liberty, Equality, IT, Justice Spatiale | Spatial Justice, n°10*, disponible en ligne <http://www.jssj.org/article/deplacer-des-montagnes-avec-le-vent-numerique/> (consulté le 17 mars 2017)

Bouquillion Philippe (2012), « Concentration, financiarisation et relations entre les industries de la culture et industries de la communication » dans Miège Bernard (dir.), *La théorie des industries culturelles (et informationnelles), composante des SIC. Revue française des sciences de l'information et de la communication, 1 | 2012*, disponible en ligne <http://rfsic.revues.org/94> (consulté le 20 mars 2017)

Broca Sébastien (2016), « Le *digital labor* est-il vraiment du travail ? », INA Global, disponible en ligne : <http://www.inaglobal.fr/numerique/article/le-digital-labor-est-il-vraiment-du-travail-8674> (consulté le 16 mars 2017)

Broca Sébastien (2017), « Le digital labour : l'hybridation des marxismes et ses fragilités théoriques » dans *Poli n°13. Exploitation 2.0*, pp. 26-37, POLI éditions

Cardon Dominique (2013), « Dans l'esprit du PageRank. Une enquête sur l'algorithme de Google », *Réseaux 2013/1 (n° 177)*, pp. 63-95.

Cardon Dominique (2015), « Internet par gros temps » dans *Qu'est-ce que le Digital Labor ?*, INA

Casilli Antonio (2015), « Digital Labor : travail, technologies et conflictualités » dans *Qu'est-ce que le Digital Labor ?*, INA

Coutant Alexandre (2016), « « Vu sur Facebook ! » : l'impensée des médias socionumériques » dans Robert Pascal (dir.), *L'impensé numérique. Tome 1 : des années 1980 aux réseaux sociaux*, éditions des archives contemporaines, pp. 105-117

Federal Trade Commission (2014), « Data Brokers. A Call for Transparency and Accountability », disponible en ligne <http://www.ftc.gov/system/files/documents/reports/data-brokers-call->

transparency-accountability-report-federal-trade-commission-may-2014/140527databrokerreport.pdf (consulté le 15 mars 2017)

Fuchs Christian, Sandoval Marisol (2014), « Digital Workers of the World Unite ! A Framework for Critically Theorising and Analysing Digital Labor », *Triple-C*, vol.12 n°2, pp. 486-563

Jaimes Nicolas (2016), « Comment Google s'empare du marché français de la pub » sur le site du Journal du Net, disponible en ligne <http://www.journaldunet.com/ebusiness/publicite/1189438-comment-google-est-en-train-de-s-emparer-du-marche-francais-de-la-pub/> (consulté le 17 mars 2017)

Kurz Robert (2011), *Vies et mort du capitalisme*, Éditions Lignes

Marx Karl (2016), *Le Capital, livre I*, Éditions sociales

Miège Bernard (2012, dir.), *La théorie des industries culturelles (et informationnelles), composante des SIC. Revue française des sciences de l'information et de la communication, 1 | 2012*, disponible en ligne <http://rfsic.revues.org/75> (consulté le 16 mars 2017)

Pasquinelli Matteo & al. (2014), « Chapitre 9. Google PageRank : une machine de valorisation et d'exploitation de l'attention », dans Yves Citton (dir.), *L'économie de l'attention*, La Découverte, pp. 161-178.

Perticoz Lucien (2012), « Les industries culturelles en mutation: des modèles en question », dans Miège Bernard (dir.), *La théorie des industries culturelles (et informationnelles), composante des SIC. Revue française des sciences de l'information et de la communication, 1 | 2012*, disponible en ligne <http://rfsic.revues.org/112> (consulté le 20 mars 2017)

Postone Moishe (2009), *Temps, travail et domination sociale*, Mille et une nuits

Postone Moishe (2013), *Critique du fétiche Capital*, PUF

Proulx Serge (2016), « Postface. Politiser la question du numérique ? » dans Robert Pascal (dir.), *L'impensé numérique. Tome 1 : des années 1980 aux réseaux sociaux*, éditions des archives contemporaines, pp. 163-168

Rebillard Franck, Smyrnaio Nikos (2010), « Les infomédiaires, au cœur de la filière de l'information en ligne. Les cas de google, wikio et paperblog », *Réseaux 2010/2 (n°160-161)*, pp. 163-194.

Sandoval Marisol & al. (2014, dir.), *Philosophers of the World Unite! Theorising Digital Labour and Virtual Work - Definitions, Dimensions and Forms. Triple-C*, vol.12 n°2, pp. 464-801

Scholz Roswitha (2007), « Remarques sur les notions de « valeur » et de « dissociation-valeur » » dans *Illusio n°4/5. Libido. Sexes, genres et dominations*, Revue Illusio

Scholz Trebor (2012, dir.), *Digital Labor: The Internet as Playground and Factory*, Routledge

Sevignani Sebastian (2013), « Review of the Book “Digital Labor: The Internet as Play-ground and Factory” », Edited by Trebor Scholz » in *Triple-C, vol.11 n°1*, pp.127-135

Trenkle Norbert, Lohoff Ernst (2014), *La grande dévalorisation*, Post-éditions